

# Du “bled” au camping, mémoires de vacances

Le type de vacances prises par les familles immigrées évolue au fil de leur installation en France.

Les premières années, le travail prend le pas sur tout. Puis l'on réalise que le retour au pays n'est pas pour demain, et l'on prend alors la route des “facances”. Enfin, ce n'est que lorsque les enfants grandissent que l'on commence à prendre de vraies vacances, en France, puis ailleurs. Cette aventure, culturelle, personnelle, familiale, est aussi le temps des confrontations entre mémoire et réalité, entre cette réalité et les espoirs de retour, entre désirs de détente et contraintes de la collectivité.

par **Abdelhafid Hammouche**,  
maître de conférences  
à l'université Lumière  
Lyon-II, chercheur  
au Cresal-CNRS

On pourrait commencer une petite histoire des vacances par l'évocation des congés et des films qui font référence à l'été 1936. Plus près de nous et plus limité, “Tonton du *bled*”, un tube de rap des années quatre-vingt-dix du groupe 113, tiendrait le même office d'introduction. Dans cette chanson, on évoque les vacances et les quelques mots qui précèdent la musique sont ceux d'un homme s'adressant à un enfant, lui enjoignant de prendre le cabas et de le charger dans la voiture. Ces mots annoncent bien plus qu'un voyage, toute une aventure interculturelle. La suite de la chanson traite des relations qui se nouent au *bled*, faites d'incompréhension, de stéréotypes, de tendresse, d'ironie, d'attraits et de rejets. Les contemporains des années soixante-dix et quatre-vingt s'y retrouveront au moins en partie : les uns avec l'image de ces voitures lourdement chargées, les autres avec ces sentiments d'ambivalence marquant et l'attente et la crainte de ces retours parfois obligés. C'est toute une histoire de France qui se déroule avec cette chanson ; une chanson qui prend place ces dernières années aux côtés de nombreuses autres expressions (filmées, romanesques...) pour mémoriser, discuter et donner en “partage” au public ces épisodes d'un temps tout proche. Les émotions se disent donc, pas encore ouvertement, mais avec moins de retenue et, en tout cas, ne sont plus cantonnées aux coulisses familiales.

On pourrait également évoquer, plus loin de nous, les retours des migrants des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Ces retours, lors de congés pris en fonction du calendrier de l'entreprise, disaient, selon la manière dont était géré ce temps vacant, l'emprise du monde industriel ou de celui du village. À la suite d'Abdelmalek Sayad, on opposerait ces migrants qui reviennent au pays le plus discrètement possible – car le “séjour” loin du village est une honte signifiant que la migration n'a toujours pas cessé et les problèmes qui l'ont engendrée non plus – avec ceux qui dans la période suivante s'affichent plus ouvertement. Les premiers migrants, ceux d'avant la Seconde Guerre, souhaitaient, lors

d'éventuels séjours que l'on ne saurait qualifier de vacances, effacer toute trace d'une quelconque distance culturelle avec ceux du village. Quelques décennies plus tard, et lorsque les paysans migrent pour s'éloigner d'une condition qui leur convient moins, les "retours" sous forme de séjours plus ou moins courts, prennent une autre signification.

Pour les plus âgés, ceux qui avaient "réellement" connu le "pays", il s'agissait bien d'un retour quand pour les plus grands de leurs enfants il était difficile de préciser le statut du séjour dans ce pays dit "d'origine". Certains en avaient quelques souvenirs, d'autres découvraient durant l'enfance le lieu où ils étaient nés. Puis on sait l'histoire tourmentée de ces rapports ambivalents pour ces lieux d'origine tour à tour mythifiés, dévalorisés, attendus et craints, faisant l'objet de discussions convenues ou au contraire enflammées.

### *Des vacances parfois sources de malaise*

Ces retours n'étaient simplement pas des vacances au sens où on l'entend aujourd'hui. Et il est bon de ne pas trop vite écarter cette différence de définition – au risque de sombrer dans le consumérisme et de diviniser ce temps livré aux loisirs le plus souvent, au risque aussi de considérer avec condescendance ceux qui nous précèdent sous prétexte

La halte  
sur l'autoroute.

qu'ils auraient vécu dans de bien mauvaises conditions. Au contraire, ce "décalage" est précieux pour nous aider à nous dégager des conceptions prégnantes du temps "libéré". Ces étés des années soixante-dix et suivantes, celles de "Tonton du *bled*", celles des Peugeot 404, étaient ceux du basculement, ceux d'une paradoxale "réussite". Ces voyages

*"Les premières années nous n'allions pas en Algérie. Au début, ceux qui y allaient, c'était pour les événements graves comme la mort, et encore tout le monde ne pouvait pas faire le voyage. C'est après qu'il y a eu des visites pendant l'été."*

étaient traversés de part en part d'espoirs, de craintes et de silences lourds de distances psychologiques et culturelles. Les uns attestaient lors du séjour dans le pays par leur présence visible leur nouveau rang et le nouvel établissement (qui par un terrain, qui par une maison), les autres ne comprenaient pas toujours ce qui se disait, ce qui se faisait

autour d'eux. Ceux-là apprenaient dans le heurt et la tension d'une fausse proximité qu'ils n'étaient pas de là ou n'en étaient plus tout à fait. Les jugements qui les accompagnaient, les malaises de toutes sortes se multipliaient.

Mais les effets de ces voyages se faisaient ressentir bien avant et bien après. Pour certains, ils étaient l'occasion de faire avancer les travaux de la maison, de rétablir les anciennes relations ; pour d'autres, le moment se prêtait aux projets de mariages. Pour beaucoup, de plus en plus nombreux au fil des ans, ce temps devenait celui du malaise – entre les propos tenus et encensant plus ou moins le pays et les craintes secrètes. Car le "retour" s'était transformé pour certains enfants, mais aussi et moins manifestement pour les mères, en menace d'assignation à rester "là-bas". Pour les enfants se jouait parfois la question du mariage avec le risque supplémentaire pour la fille de résider au pays (encore plus lorsqu'il s'agissait d'une zone rurale). On comprend alors que la "contemplation" du paysage, les rencontres et tout ce qui était censé participer du plaisir ne soit pas toujours apprécié, sinon en étant frappé du sceau de l'ambivalence. On comprend aussi que plusieurs années après, lorsque ces "jeunes" se trouvent dégagés de ces risques, ils peuvent adopter une autre attitude et tenir un autre discours sur leur pays, en tant que patrimoine et en tant que lieu de souvenirs. Mais il y a aussi les années cachées, celles qui précèdent ces va-et-vient des années soixante-dix et dont on ne parle pas ou peu, ces années soixante où les migrants restaient en France et où le contexte restait lourdement marqué par la guerre d'Algérie.

### *Des temps et des lieux*

Ce sont ces années-là que raconte une femme âgée aujourd'hui de plus de soixante ans. Elle a émigré en 1960 et, comme les femmes de cette époque, était peu présente dans l'espace public.

“Le bon temps des vacances... Je me souviens du printemps quand maman lavait la laine et moi je ramassais les légumes, j'étais petite<sup>(1)</sup>. Les jours étaient les mêmes sauf le samedi, jour de souk à Zemmoura. Les hommes y allaient et en revenant passaient à la mosquée. Ce jour on ne travaillait pas. Il y avait aussi les fêtes, comme celle du printemps, que l'on accueillait avec de beaux vêtements et des fruits, mais on ne connaissait pas le mot vacances. Après, en France, pour la détente, les jardins étaient un bon moment... le jardin c'était notre congélateur pour la nourriture et pour nous aussi un lieu de fraîcheur.

1)- Merci à Nana Zohra pour son témoignage et ses précieuses précisions.

“Les premières années ici en France nous n'allions pas en Algérie. Au début, ceux qui y allaient, c'était pour les événements graves comme la mort, et encore tout le monde ne pouvait pas faire le voyage. C'est après qu'il y a eu des visites pendant l'été. Mais ce n'était pas des vacances, même si les autres d'en face nous appelaient 'ceux de la facance'<sup>(2)</sup>. Pour moi, les premières vacances, c'est lorsque l'on est allé chez Na Djamila, moi avec mes enfants et une de mes sœurs elle aussi avec ses enfants, pour y rejoindre ma mère. Nous quittions les cités du Marais à Saint-Étienne, où l'on habitait, pour aller chez Na Djamila qui n'était pas loin [environ deux kilomètres], mais dans une ferme. Ma mère habitait dans une autre ville mais là, pour l'été 1963, mes parents avaient décidé de venir dans cette ferme qui appartenait à cette dame, quelqu'un de chez nous [du village d'origine], et on s'était retrouvé pour la première fois tous ensemble. Nous étions quatre femmes, chacune avec une pièce pour elle et ses enfants. Les maris travaillaient, on ne les voyait pas beaucoup et l'on s'était regroupées pour être rassurées. Les maris ne voulaient pas nous laisser seules de toute façon. C'était mieux qu'à la cité. Il y avait l'herbe, les vaches et l'on tuait le mouton ensemble pour le partager à quatre. Je me rappelle, le jardin était à côté, le puits aussi.

2)- Contraction de "France" et "vacances", en référence à la lettre "F" que les émigrés arborent sur la plaque d'immatriculation de leurs voitures (NDLR).

“En 1964, ça a été un changement. On est parti beaucoup plus loin dans un village à Saint-Julien-en-Pinet [à une cinquantaine de kilomètres de Saint-Étienne – la plupart des endroits cités se trouvent à proximité, dans les départements de la Loire ou de la Haute-Loire] encore avec ma mère et ma sœur. C'était là aussi, par ma mère, que l'on avait trouvé une maison que sa voisine lui avait fait connaître. On cherchait toujours la campagne, mais on avait cherché à partir plus loin. C'est parce que Sœur Louise [une religieuse travailleuse sociale] avait dit aux femmes qu'il fallait sortir pour les enfants et que les allocations nous aideraient. Elle venait nous voir souvent... quand elle était là c'était l'Aid [au sens de 'c'était la fête' – elle apportait de bonnes nouvelles], elle expliquait, elle nous apprenait des choses, elle téléphonait pour nous.

“En 1965, on s'est retrouvé à Saint-Didier-en-Velay [à une trentaine de kilomètres des cités], encore avec la maman mais cette fois pour camper... Les hommes travaillaient toujours, ils 'doublaient' [tra-



vailer pour un autre employeur durant les congés]. Ils venaient nous voir avec les légumes du jardin. Il y avait d'autres familles de chez nous qui campaient pas loin de nous. En 1966 et 1967, on était encore à Saint-Didier, alors qu'en 1968 on a été à Aurec [également à une trentaine de kilomètres]. Chaque fois c'était au mois d'août, pour la fermeture de l'usine. Les hommes travaillaient ailleurs et restaient à la maison, ils se faisaient à manger tout seul, par contre ils amenaient leur linge le samedi pour qu'on le lave."

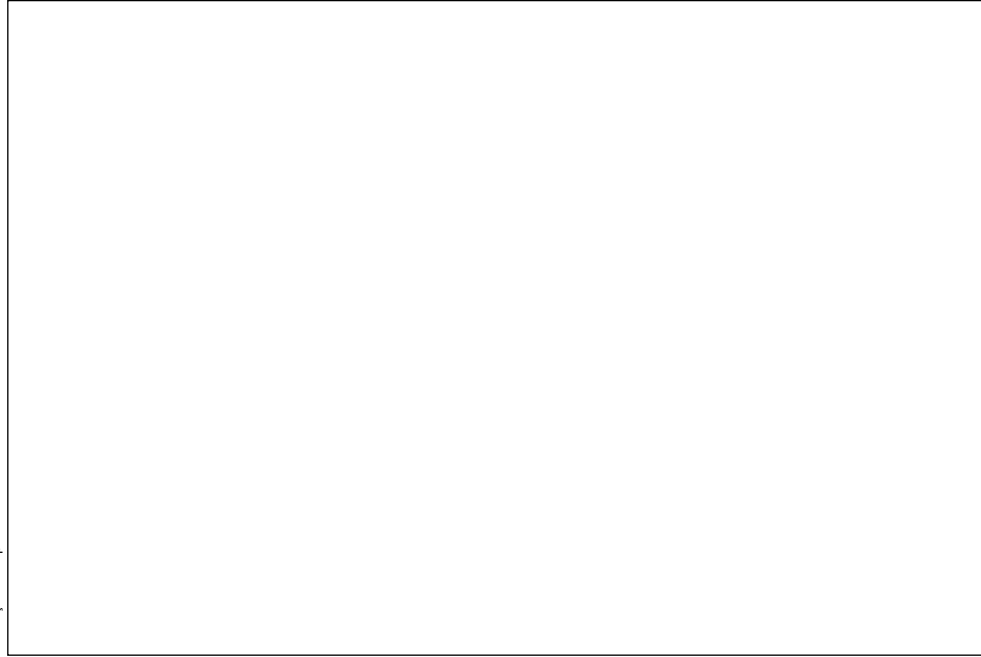
### *1974, premier retour en Algérie*

"En 1969 ça a été encore Aurec, puis en 1970, Bas-en-Basset [non loin d'Aurec]. En 1970, et l'année suivante, je n'étais plus qu'avec ma sœur. Toutes ces années on n'avait pas de voiture, on dépendait des uns et des autres pour le transport. Pour le camping, la tente était un peu petite et je cuisinais comme à la maison, du couscous et tout ça. On transportait la maison en vérité, mais il fallait tout faire par terre. C'était plus difficile d'une certaine manière et en plus je partais chaque année avec un bébé en bas âge.

"Il y a eu encore des changements en 1972 et 1973 : on a fait partir les grands enfants en colonie avec les aides et nous, nous ne sommes pas partis car on a eu des problèmes. Mais le grand tournant, c'est 1974, quand nous sommes partis en Algérie voir la famille à Bordj-Bou-Argeridj et prendre possession de la maison que l'on avait achetée. On a visité les gens pas loin, à Zemmoura, à Lougliha, à Taghrout. On a vu notre pays et les familles. Après, en 1975, et les années suivantes, nous y sommes retournés toujours en famille avec tous les enfants. À une époque, c'était une fois par an, puis après la retraite j'y allais parfois deux fois, au début avec mon mari, ensuite seule. Il y a eu des années où certains enfants ne venaient plus et où certains allaient en Algérie par le volontariat<sup>3)</sup>. Tous les ans, c'était à peu près la même chose, on restait à Bordj-Bou-Argeridj avec quelques visites au village à Lougliha. Une année, mon mari, qui est mort en 1990, a emmené les enfants à Bougie, sans moi, pour la mer.

"Jusqu'en 1993, rien n'a changé. Mais cette année là, je suis allée au centre social de Terrenoire parce que j'avais appris par des femmes qu'elles avaient été séjourner pour le plaisir en Turquie. Mon fils, qui est éducateur, m'en avait aussi parlé. Il m'a amené à une première réunion. J'ai connu des femmes venant de plusieurs quartiers et j'y suis retournée régulièrement. On se retrouvait là-bas de temps en temps pour discuter mais aussi pour des sorties au hammam de Lyon, ou au lac d'Annecy. Ça a duré jusqu'en 2000. Cette année là, j'ai participé à un voyage en Tunisie. C'était la première fois que je faisais du tourisme. Je me suis promenée, on était à l'hôtel, je m'occupais de rien. C'était bien. Il y avait de la musique le soir, des danseuses, on faisait des visites dans

3)- Dans le cadre de séjours organisés par des organisations telles que l'Union nationale de la jeunesse algérienne (UNJA) pour participer à la "révolution agraire".



la journée. Le voyage a duré quinze jours. J'y suis retourné en 2001, à peu près dans les mêmes conditions. Ces dernières années, je vais parfois un peu moins souvent au *bled* et j'essaie d'y aller si possible dans la période du Ramadan.”

**Pique-nique sur la route,  
en Espagne.**


### *Génération et vacances*

Bien d'autres histoires, avec d'autres phases, d'autres modes de relation au pays, aux vacances, peuvent s'entendre. Ici, simplement, le récit montre moins une opposition de générations que des rapports parfois complices, et en tout cas complexes. On voit ainsi, lors des premières années, une entraide entre parents et enfants – tous primo-migrants – pour instaurer un autre rapport au temps libre. C'est par l'entremise de la mère que se réunissent plusieurs ménages, restaurant loin du pays une famille étendue, non pas basée sur la lignée de l'époux mais sur celle de l'épouse. Tous les migrants, on le sait, n'ont pas ces mêmes possibilités. À défaut de ces quasi-familles étendues, bon nombre effectuent, pour partir en vacances les premières années, un regroupement avec des familles immigrées voisines de leurs quartiers d'habitation. Les vacances équivalent alors à un temps proche du monde rural, tandis que les dernières années évoquées par la narratrice s'accompagnent d'une autre définition. Elles deviennent un temps de relâchement et se traduisent dans ce cas par un voyage, pour la première fois vers une autre destination que le pays d'origine. Cette dernière phase, là encore, se construit non pas en opposition mais entre générations, avec ici un enfant – le fils

4)- Abdelmalek Sayad,  
*L'immigration ou  
les paradoxes de l'altérité*,  
De Boeck Wesmael,  
Bruxelles, 1991.

éducateur – qui facilite et accompagne l'évolution de la mère. Cette relation parents-enfants n'est pas toujours aussi complice et l'on se souvient de la manière dont Zahoua raconte les difficultés dans "Les enfants illégitimes"<sup>(4)</sup>. Pour cette jeune fille, la pression est omniprésente dans l'enceinte familiale, et l'environnement lors des "retours" est pour le moins hostile. Son habillement, sa tenue et plus généralement sa posture ne sont guère admis, comme c'est d'ailleurs le cas pour bon nombre de filles immigrées, le plus souvent considérées comme "faciles".

Ce changement de conception des vacances – de celle du "temps rural" au "tourisme social" – se construit à partir d'une autre considération de l'enfant et s'affirme en l'amplifiant<sup>(5)</sup>. Le déplacement spatial caracté-

 *C'est au fil des années que la relation  
vacances-loisirs s'affirme,  
avec l'attente du relâchement  
et de la recherche de plaisir pour soi.*

sant de fait les vacances, d'abord limité, ensuite un peu plus distant, est justifié par la narratrice qui rappelle aussi le propos de la religieuse pour souligner les bienfaits attendus pour les enfants. Cette médiation par les enfants se traduit concrètement d'abord par une surcharge de travail pour

les parents. La mobilité géographique n'induit donc pas un temps vacant. Il est au contraire empli par l'organisation, notamment dans une situation de camping qui accentue la lourdeur des tâches du quotidien – elles étaient sans doute atténuées les toutes premières années lorsque les femmes partageaient la même maison. C'est au fil des années que la relation vacances-loisirs s'affirme également pour les adultes avec l'attente du relâchement et de la recherche de plaisir pour soi.

Outre cette succession de conceptions, se joue durant ce temps "libre" le rapport au pays. En effet, la relation obligée au pays d'origine et la transformation de cette relation dit tout le processus de la migration. Le "non-retour" des premières années d'immigration indique que l'idée d'un retour ponctuel est un non-sens<sup>(6)</sup>. Il ne peut y avoir durant cette première période de séjours ponctuels et encore moins à titre d'agrément. Les rapports à distance, comme lors d'éventuels séjours, sont marqués du sceau du devoir et de la nécessité. C'est ensuite, paradoxalement, que s'instaure un rapprochement sous la forme de séjours plus fréquents permettant d'établir ou de rétablir les relations à la parenté.

5)- Il conviendrait, pour saisir plus finement les changements de cette dernière décennie, de tenir compte aussi des politiques publiques en direction des banlieues et de ce qu'elles induisent de reconsidération du temps "libre". Dans ce cadre, les activités proposées tiennent une fonction d'intermédiaire entre le quartier industriel et la ville postindustrielle, comme le jardin avait offert un espace de transition entre la ferme et l'usine pour ne pas laisser le temps flotter.

6)- Abdelhafid Hammouche,  
*Mariages et immigration –  
La famille algérienne en  
France*, Pul, Lyon, 1994.

### *Un espace plus ouvert aux "voyages intérieurs"*

Plus largement, lorsque les enfants d'immigrés arrivent à l'âge où ils sont parents, la gestion de l'origine prend une autre tournure et se reflète dans le souci de rétablir ou de maintenir un lien ressenti souvent comme un héritage et un "patrimoine" en danger de dissolution. Mais cette nouvelle considération se vérifie alors dans la place toute

relative que prend le pays dans le calendrier des vacances : il n'est plus une destination impérative, et le choix se verra discuté selon la période, selon les modalités, etc.

Le vieillissement, et d'une certaine manière le dégagement de l'emprise des parents, mais aussi la réalisation au moins partielle des aspirations de jeunesse, transforment aussi le rapport au pays. Il n'est plus un espace d'assignation ni une destination obligée. La crainte de voir disparaître un monde, celui plus ou moins connu lors de son enfance, celui des "siens" pour quelques-uns, le désir de connaître ce qui apparaît sans doute moins rattaché à son identité nourrit un processus de repositionnement. S'ouvre alors un espace pour des "voyages intérieurs", fait de détours ou de rencontres frontales avec le "pays" ou des contrées proches, alimenté selon l'histoire singulière de chacun et un goût de l'ailleurs favorisé par la valorisation de l'exotisme dans nos sociétés contemporaines.

Il faut se souvenir évidemment que les situations politiques, économiques et sociales du pays d'origine rendent parfois les vacances plus difficiles. C'est sans doute encore plus vrai pour ceux qui ont connu un rapport complexe au "retour". On songe ainsi à ces enfants d'immigrés qui se sont essayés à des séjours, voire même à des retours supposés initialement définitifs. Pour ceux-là, il y eut parfois des "départs-retours" précipités suivis par de longues et pénibles complications administratives pour retrouver une place en France. Ceux qui vivent ces épisodes ne s'en remettent pas toujours et il n'est guère question de vacances "là-bas" avant de nombreuses années. ◀



Mohamed Charef, "Des hommes passerelles entre l'Europe et le Maghreb"  
Saâdia El Hariri, "Les femmes et le retour au pays d'origine"  
► Dossier Marocains de France et d'Europe, n° 1242, mars-avril 2003

